

Il faut une grande supériorité musicale pour laisser tomber de sa plume les mots de flons, flons, caricature [sic.], vieilleries, platitudes, en parlant des compositions de Dalayrac, Grétry, Nicolo, Berton. Aussi, n'est-ce qu'en tremblant, et le cœur pénétré du sentiment de mon insuffisance, que je me hazarde aujourd'hui à combattre un adversaire aussi redoutable que M. L'ABONNÉ.

Et d'abord, où tendait sa lettre, (car il est nécessaire de s'entendre), à un but louable, à demander du NOUVEAU. Jusque là nous sommes d'accord, puisqu'il est l'interprète de toutes les opinions.

«Il nous faut du nouveau, n'en fut-il plus au monde.»

Tel est le cri de notre siècle et en particulier celui des habitués du théâtre, des abonnés aux journaux, des lecteurs de romans; avignonnais, parisiens, marseillais, nismois, c'est un chorus universel. Mais cette soif d'émotions nouvelles ne doit pas nous rendre injustes envers des réputations consacrées par le temps.

Je le sais, en musique la mode est tout. La sculpture, la peinture, la poésie elle-même ont des règles fixes, éternelles, un type invariable dont on peut s'écarter un instant, mais auquel on revient toujours. Il n'en est pas de même pour la musique. Son caractère vague, son impuissance à exprimer seule l'accent des passions, tout l'unit, la subordonne, pour ainsi dire, à la poésie, au langage parlé. Les passions ne varient pas assurément, mais leur expression change avec le peuple, avec le pays, avec le personnage que le compositeur met en scène, et cette expression subit encore l'influence de la mode. Ainsi Rameau détrôna Lully pour se voir renverser à son tour par Gluck et Grétry, auxquels succédèrent Spontini, Méhul, Berton, Chérubini, qu'éclipse aujourd'hui le Cygne de Pesaro, en attendant qu'un nouvel astre brille sur l'horizon musical.

Comme M. l'abonné, j'admire l'auteur du Barbier de Séville. Rossini a fait une révolution musicale. Dans les beaux-arts de même qu'en politique, une révolution est toujours l'ouvrage d'un homme supérieur. Mais Rossini n'a-t-il pas déjà subi cette influence de la mode et du temps dont je parlais plus haut. La manière de l'auteur du Siège de Corinthe, de Moïse principalement, ne diffère-t-elle pas de la manière du Maître auquel l'Italie doit Semiramide, il Barbieri di Seviglia, Tancredi, etc.

Au reste, le compositeur par excellence, le musicien de notre époque, au temps des Marmontel, des Sédaine, eut imité Gluck et Grétry. Quel que soit le génie d'un homme, il ne peut échapper à l'influence de son siècle. Rossini a compris les besoins du nôtre, voilà son premier mérite. Sa musique, par ses formes vives, pétillantes, impétueuses, répond à l'inquiétude générale des esprits; elle séduit, enivre, en même temps elle étonne par les masses que le compositeur a jetées dans l'orchestre et dans les chœurs: de là ses succès. Mais un admirateur de Rossini a-t-il le droit de regarder en pitié les compositeurs qui ont précédé son idole; c'est ce que je suis loin de croire; et cet enthousiasme exclusif me semble

imprudent. Libre à vous de préférer le bordeaux au champagne et de ne boire que du vin gascon, mais ne gênez pas les goûts du voisin.

Ici M. l'abonné me semble avoir commis une grande erreur, en parlant de flons-flons au sujet de Dalayrac, Nicolo et surtout de Grétry. C'est étrangement abuser des mots. L'expression de flon-flon fut toujours consacrée aux vaudevilles, aux ponts-neufs, aux tra la la, aux faridondaine des Piron et Collé; on appelait Désaugiers l'hercule du flon-flon; mais les partitions de Dalayrac de Nicolo, de Grétry ne se ressentent nullement du caractère des flons-flons. Bien loin de là, ces compositeurs ont banni le vaudeville du théâtre de l'opéra comique, en y introduisant l'ariette. Dalayrac mérita d'être appelé le Lafontaine de la musique; Nicolo exagéra bien quelquefois les principes de la déclamation lyrique, mais dans ses bons ouvrages il maria la grace à l'expression, et sa phrase musicale est toujours large spirituelle, savante. Grétry est allé plus loin. Sur cinquante opéras qu'il fit représenter en France, il obtint trente succès éclatans. Homme de génie et de conscience, il prêta à chaque passion le langage, l'accent qui lui est propre; il ne sépara jamais la musique, des paroles; l'ouverture, de l'action; enfin, il reconnut constamment pour guide, la VÉRITÉ. C'est lui qui acheva la révolution musicale commencée en France par Duni et Monsigny; c'est lui qui prépara les voies aux Méhul, aux Berton, aux Chérubini, à tous ces compositeurs qui, s'identifiant avec une époque grande, héroïque, terrible, imprimèrent à la musique la même direction que David aux arts du dessin, que Lebrun et Chénier à la poésie.

La distinction que fait M. l'abonné entre le public des loges et du parterre, cette distinction est ingénieuse et vraie. Cependant on peut douter que la musique, même de Rossini, produise de fortes recettes. Les Avignonnais en sont aux élémens de leur éducation musicale; et au dessus du compositeur ils placeront long-temps encore l'auteur du poème.

La siège de Corinthe, malgré l'intérêt du sujet, n'a produit que 2,000 francs en trois représentations, résultat ordinaire d'un mélodrame, encore la direction a-t-elle eu quatre ou cinq cents francs de frais pour monter cet opéra. Que serait-ce de la muette de Portici dont la mise en scène coutera au moins 1,500 fr.

L'ECHO DE VAUCLUSE, 30 octobre 1828, p. 4.

Journal Title:	L'ECHO DE VAUCLUSE
Journal Subtitle:	None
Day of Week:	jeudi
Calendar Date:	30 OCTOBRE 1828
Printed Date Correct:	Yes
Pagination:	4
Title of Article:	Réponse à la lettre sur le théâtre, insérée dans les numéro 15 et 16.
Subtitle of Article:	None
Signature:	X.
Pseudonym:	None
Author:	Attribution possible à Joseph d'Ortigue
Layout:	Internal main text
Cross-reference:	None